

visage ; on dirait que le souffle du Sinaï l'agite encore. La draperie n'est pas d'un travail moins savant. Disposée en plis larges et fermes, elle est sillonnée d'évidements profonds qui animent la masse en y découpant des ombres vigoureuses. Le *Moïse* est, avec le *Penseur*, le chef-d'œuvre de Michel-Ange. Le génie sculptural du maître s'y montre dans sa perfection suprême.

Les statues de *Rachel* et de *Lia*, symboles de la vie contemplative et de la vie active, trahissent chez le Buonarroti vieillissant une recherche curieuse de la douceur et de la grâce, comme s'il eût épuisé toutes les formes de la passion. Ces deux figures sont un des nombreux motifs d'inspiration que Michel-Ange a empruntés à Dante ; elles traduisent, dans le langage plastique, l'épisode charmant du *Purgatoire* :

« Je crus voir en songe une femme jeune et belle qui s'en allait, cueillant des fleurs par la campagne, et qui chantait, disant : Sache que je « suis Lia et que je vais étendant partout mes « belles mains en quête d'une guirlande. C'est « pour me plaire à mon miroir qu'ici je me pare ; « mais Rachel, ma sœur, ne se détourne jamais « du sien. Elle prend plaisir à voir ses beaux « yeux, comme moi à m'orner de mes mains. Son « bonheur est de contempler, le mien est d'agir. »

LE GESÙ

La dévotion italienne après le concile de Trente. —
La prospérité des Jésuites au seizième siècle.

L'Église du *Gesù* représente l'hommage des Farnèse à l'Ordre de saint Ignace. Commencée par Vignole en 1568, elle a été finie par Giacomo della Porta en 1575.

Le plan de l'édifice est le plus simple qu'on puisse voir : il comprend une seule nef, un chœur et un transept. Des chapelles s'encastrent dans les parois latérales. Une coupole surmonte la croisée. Tout, dans la construction, est subordonné à l'effet d'ampleur et d'unité. Les lignes sont grandes et belles, les profils élégants, les rapports harmonieux. L'esprit le plus classique a présidé à cette partie de l'œuvre, dont il faut faire honneur à Vignole. La façade, qui est due à Giacomo della Porta, est d'un dessin plus compliqué. On y voit déjà paraître ces formes rompues, ces membres mul-

tiples, ces ordres superposés, dont Bernin et Borromini useront bientôt à l'excès.

Le style de la décoration intérieure fait un étrange contraste avec la simplicité de la structure organique. Un luxe inouï règne dans les ornements. Les métaux précieux, le marbre, les pierreries sont employés à profusion. Colonnnes et pilastres, architraves et trontons, piédestaux et balustres, sans compter les candélabres et les tabernacles, tout reluit et rayonne. Ce n'est partout que bronze doré, argent, porphyre, jaspe oriental, agate, malachite, albâtre, lapis-lazuli. Même splendeur, même somptuosité dans la peinture des voûtes. L'église entière scintille comme un trésor.

Déplorable sous le rapport du goût, cette parure monumentale est singulièrement expressive au point de vue religieux. Elle atteste l'évolution qui s'est produite dans les croyances, au lendemain du concile de Trente. Un réalisme grossier a envahi le culte. La dévotion est devenue à la fois sensuelle et mondaine. L'âme italienne s'est convertie au catholicisme espagnol.

Le *Gesù* témoigne en outre du haut degré de richesse où l'Ordre de saint Ignace était parvenu vers la fin du seizième siècle. La pros-

périté matérielle des Jésuites s'est fondée, comme leur puissance morale, avec une étonnante rapidité. Leur coup de maître fut de comprendre que l'Europe catholique, surchargée d'instituts religieux, ne pouvait plus leur procurer que des ressources médiocres. Ils cherchèrent fortune loin du vieux continent. Le monde se couvrit de leurs missions, qui, chacune, se doublait d'un comptoir. Dès 1541, — un an à peine après que Paul III Farnèse leur a délivré sa bulle d'approbation, — ils s'établissent au Malabar et au Mozambique. En 1547, ils sont au Congo; en 1549, au Japon; en 1550, au Brésil. Bientôt et presque simultanément, ils s'installent au Pérou, en Chine, aux Moluques, en Floride, au Mexique, au Paraguay, en Abyssinie. Leur flotte marchande sillonne la mer dans tous les sens. Leurs factoreries sont innombrables. Ils y ajoutent des plantations, des mines, des fabriques; ils surpassent les Hollandais eux-mêmes dans l'art d'exploiter les pays nouveaux. La concurrence qu'ils font au commerce laïque est si active, si habile que les récriminations éclatent contre eux de toute part. On dénonce leur esprit de lucre. On les accuse de profaner le nom de Jésus, en le mêlant à leurs pratiques de négoce

et de spéculation. Un évêque espagnol, Palafox, qui les a vus à l'œuvre au Mexique, adresse à Innocent X un réquisitoire indigné contre ces trafiquants déguisés en prêtres : « Quel autre ordre a jamais tenu, à l'exemple des Jésuites, une banque dans l'Église de Dieu ? Quel autre ordre a ainsi ouvert, dans ses propres maisons, des boutiques et des ateliers ? Quel autre ordre a ainsi rempli l'univers de son industrie mercantile, au grand étonnement des fidèles et à leur plus grand scandale ? »

Le faste provocant du *Gesù* a compté pour quelque chose dans l'abolition de l'Ordre au dix-huitième siècle. C'est devant l'autel même de saint Ignace que les volontés irrésolues de Joseph II semblent s'être fixées. L'Empereur était venu à Rome pour assister aux cérémonies du conclave qui allait élire un successeur à Clément XIII et trancher ainsi le grave débat qui passionnait l'Europe. On ne savait rien encore de ses intentions à l'égard de la Compagnie ; on les scrutait anxieusement. Sous les dehors les plus courtois, il gardait une réserve déconcertante.

Il arriva le 15 mars 1769 et descendit à la villa Médicis. Depuis deux siècles et demi, depuis le séjour triomphal de Charles-Quint, la

Ville Éternelle n'avait pas vu d'empereur. A la différence de son illustre ancêtre, Joseph II se présenta aux Romains dans le plus simple équipage, sans escorte ni suite, refusant les honneurs officiels, n'acceptant que les prévenances et les divertissements.

Une de ses premières visites fut pour le *Gesù*. Le P. Ricci, Général de l'Ordre, se tenait à ses côtés. Devant la statue de Saint Ignace, le souverain, qui était demeuré jusqu'alors silencieux, ne put réprimer son étonnement d'un tel luxe. Le P. Ricci crut habile d'insinuer : « C'est aux nombreux amis de notre Société, Sire, que nous devons ces richesses. » L'Empereur riposta sèchement : « Dites plutôt que c'est à vos comptoirs des Indes ! »

Un mois plus tard le conclave élisait Clément XIV. On sait le reste.